

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 1

Artikel: A la recherche d'une position sociale
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189624>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une singularité qu'on remarque assez souvent chez les joueurs de cartes, c'est qu'ils ne possèdent tout leur art, toutes les finesses du jeu, qu'autant qu'ils ont, autour d'eux, une galerie... d'admirateurs. Galerie généralement muette, il est vrai, mais dont les hochements de tête ou les signes approbateurs aiguillonnent, échauffent, animent les acteurs, affinent leur entendement, cinglent leur mémoire et donnent à leur esprit cette intuition, cette seconde vue dont les effets sont souvent étonnants.

Certaine table ronde du café du Grand-Pont, à Lausanne, est quelquefois inabordable. Les satellites y sont ordinairement en nombre double des étoiles, et bien que les étoiles soient de première grandeur, il est difficile de suivre avec fruit les orbes capricieuses qu'elles décrivent.

L'autre jour nous nous trouvions, pour prendre notre café, à un mètre cinquante de la fameuse table. On y jouait le piquet voleur. Trois athlètes s'y mesuraient, et ce combat épique était suivi par une dizaine de spectateurs.

De l'endroit où nous étions, nous ne pouvions pas suivre toutes les péripéties de l'engagement ; mais à en juger par les coups expectants, le trio était de première force.

Le plus âgé des joueurs, qui pouvait avoir la soixantaine, faisait montre de savoir et de décision. Son vis-à-vis, qui venait de remporter une belle veste, ne paraissait pas trop affecté par ce vêtement ; et enfin le troisième était, sans contredit, du bois dont on fait les joueurs polis, aimables et diserts.

Un courant sympathique s'était établi entre les joueurs et la galerie, et certains coups hardis avaient évidemment pour but d'intéresser celle-ci. Il s'en suivait, dans les entr'actes, des échanges de vue, des discussions techniques intéressantes qui, vives et brèves, suffisaient à fixer la règle et à faire battre le cœur plus vite. N'y eût-il que ce dernier point en faveur des joueurs, qu'à lui seul il justifierait les batteurs de carton. Il va sans dire que nous parlons ici du jeu de cartes comme simple distraction et non comme jeu d'argent.

Mais on a tellement médité des jeux et des joueurs, qu'une réhabilitation, si faible qu'elle soit, ne nous paraît pas hors de saison.

Un autre bon côté du jeu de cartes, c'est qu'il développe une force qui s'appelle l'impassibilité. Refouler ses impressions, tel est le but que doit se proposer le joueur s'il veut triompher.

Et dans la vie de tous les jours, nous voyons les impressionnables forcément battus par le jeu inconscient de leur physionomie, sur laquelle on lit comme dans un livre ouvert. LE CARRIER.

A la recherche d'une position sociale.

Un de nos abonnés a reçu la lettre suivante qu'il nous autorise à reproduire, après en avoir retranché les noms propres. Nous corrigeons, en outre, les fautes les plus grossières.

G..., 4 décembre 1886.

Cher monsieur,

Vous vous rappelez que vous m'avez dit, il y a quelques années, que si vous pouviez m'aider à

trouver une position, vous le feriez avec plaisir. Puisque l'occasion se présente, je prends la liberté de vous rappeler votre bonne promesse.

J'ai eu bien du malheur depuis que je vous ai vu ; je ne réussis à rien, et pourtant il faut que je vive.

J'ai eu des raisons avec mon maître et je l'ai quitté hier. On me fait payer chaque fois que je gâte quelque chose. Tenez, pas plus loin qu'au marché de samedi, j'ai mis sans le vouloir les pieds dans un panier d'œufs qui bouchait le passage. Les œufs ont été éclafés. Est-ce que le pavé est fait pour y mettre des œufs et non pas pour marcher ? Eh bien, tout le monde et même les gâpions ont soutenu que je devais payer. J'en ai eu pour près de 2 francs.

Je n'ai jamais eu de chance, voyez-vous ; vous savez que mon tuteur m'avait mis en apprentissage chez un vitrier ; eh bien, la première vitre que je vais poser en ville, je la coupe, je crois la mettre en place, va te promener, elle passe à travers la fenêtre, à cause que le vide était trop grand, et elle tombe du quatrième étage. La vitre a été cassée. C'était pourtant autant de la faute du menuisier que de la mienne. Malgré ça, on m'a fait tout payer, 1 fr. 60.

A tout moment j'ai dû changer de maître pour des injustices comme ça. Une autre fois, un épiciériste m'a fait payer huit francs pour du sucre que je devais porter à une pratique et que je me suis trompé d'adresse, et que je n'ai pas pu le retrouver. Et encore un chapelier, chez qui je faisais des commissions en attendant autre chose, m'a maltraité par des coups et m'a retenu 10 francs au bout du mois pour un chapeau dans un carton. Il m'avait envoyé le porter deux heures loin ; j'étais fatigué et je me suis assis tout doucement sur ce bête de carton, qui s'est enfoncé. S'il y avait eu un banc, ça ne serait pas arrivé.

Enfin, cher monsieur, je n'en finirais pas si je voulais vous raconter tout ce qu'il m'a fallu déjà payer quand ce n'était pas de ma faute, puisque c'était sans le vouloir.

Une fois que j'étais chez un jardinier, il me dit de scier une branche à un vieux prunier. Bon, me voilà à cambillon sur cette branche et je scie. Crac ! voilà-t-il pas que je dégringole et que je me démetts le pied gauche. Le jardinier ne m'a rien fait payer, il m'a seulement dit que j'aurais dû me mettre en dedans de l'endroit où j'ai scié et non pas en dehors, comme si ça ne revenait pas au même.

Je me recommande donc bien à votre bonté, espérant que vous prendrez part à tous mes malheurs.

Mon adresse est au Grand-St-Jean, numéro *** , chez ma tante.

Agréez, cher monsieur, mes sincères salutations.

(Signature.)

On crâno petit tailleur.

(suite).

On iadzo bin aguelhi, à cambelion su 'na brantse, lo tailleur preind onna pierra que l'eimbriyè su ion dai géants, et lai attrapè lo crâo dè l'estoma.

— Tatse-vâi dè botsi, se fâ cè géant à son camérâdo, qu'as-tou fauta dè mè bailli on coup dè poeing ?